

èles comme Lords spirituels dans le Parlement qui avait déclaré le code pénal contre leurs frères de la religion catholique, ce qui ne s'est jamais vu et n'aurait jamais pu être imaginé même sous le règne de la terreur et de l'athéisme en France ? N'ont-ils pas, pendant des siècles et sans qu'il s'en levât une seule voix pour réclamer, vu et approuvé et, autant que je le puis savoir, prêché eux-mêmes ces sermons horribles contre les mystères les plus sacrés pour tout le monde catholique, Grec et Latin, dans cette assemblée, où, pour me servir des expressions d'un écrivain anglais, "le plus respectable des corps a été choisi de préférence pour être l'objet des traitements les plus indignes, assailli des railleries les plus méprisantes ;" où, pour la première fois, on a voulu renier l'auguste Sacrement de l'Eucharistie par un acte public, légal, sanctionné par la nation et le souverain ; et où il s'est prononcé plus d'impies blasphèmes, commis plus de sacrilèges et fait plus de parjures contre le Sacrement d'un Dieu fait homme que dans tout l'univers entier." Et, en vérité, pouvons-nous reconnaître de tels hommes pour nos frères ou les ministres de notre culte ? Les acteurs et les héritiers de ces horreurs sans expiation, sans repentir et sans pardon, pourront-ils venir prendre place tranquillement au milieu des Eglises et des nations catholiques de la terre avec des rouleaux de dissertations sur les antiquités hiéroglyphiques et des vestiges des monuments entre les mains ; ne nous lèverons-nous pas tous ensemble comme un seul homme pour leur fermer et interdire l'entrée ? Dieu nous garde d'agir autrement ! Il y a dans l'Eglise catholique une place pour les pénitents publics ; c'est de là que tant de saints se sont élevés sur les ailes de l'humilité et du repentir au degré éminent de gloire qu'a atteint un Augustin ; mais il n'y a point de porte pour les pécheurs superbes, qui se dégageaient volontiers des liens d'une erreur parasite, sans confesser leur faute ni celle de leurs aïeux.

Je n'aime pas à voir au milieu du catholicisme des mélanges de nationalités, et le fatal exemple de l'Angleterre est bien propre à faire partager cette répugnance à tout écart catholique. Mais je ne puis, dans cette circonstance, m'empêcher de comparer, avec un orgueil légitime, la différence de conduite des évêques anglais du 16^e siècle et celle du clergé français, lorsqu'en 1790 il fut exposé à la fureur d'un tyran plus formidable que Henri VIII, à la masse de la population française. Les évêques de France à cette époque étaient loin d'être des saints ou des contemplatifs ; leur illustre naissance était ordinairement le seul motif de leur élévation. Ce n'était pas comme les évêques d'Angleterre à une tourmente arrivée, à la suite de longues années de foi, de dévotion, d'enthousiasme populaire pour l'Eglise qu'ils étaient en proie, mais cette position critique leur était faite après plus de deux longs siècles d'entreprises séculières et de despotisme de l'autorité souveraine. Le peuple n'était pas comme en Angleterre, en armes pour défendre les monastères et la foi orthodoxe, mais au contraire, ils avaient affaire à des masses enivrées pendant cent ans de poison du scepticisme et des divisions des philosophes. Enfin l'Eglise de France ne devait pas, comme celle d'Angleterre, la naître avec elle immédiatement au siège de Rome ; elle n'avait pas été fondée par un légat du Pape dans le 6^e siècle, mais par St. Irénée, St. Denis l'Aréopagite et d'autres disciples des apôtres. La réforme qui lui fut imposée n'était pas sous la forme d'un acte d'obéissance envers un tyran théologien, mais un prétendu retour à l'Eglise primitive, permettant au peuple d'être les évêques et d'être en communion avec le saint Siège. Et néanmoins sur 136 évêques français, quatre seulement ont forcé à leur devoir, les 132 autres marchèrent grièvement vers les prisons, l'exil et la mort. Lorsque vous visiterez Paris, rendez-vous, je vous prie, aux Carmes, méchante petite chapelle carrée, basse, n'ayant rien pour plaire ou intéresser, pas même des vestiges de symbole archéologique, mais on y voit le pavé rougi du sang des évêques et des prêtres égarés dans son enceinte pour n'avoir pas prêté serment à la constitution civile du clergé. Vous apprendrez à quel prix le clergé d'un peuple achète le droit de parler de la succession des apôtres, et de s'intituler "une branche de l'Eglise catholique."

Mais maintenant je suppose que la société de Camden et la nouvelle école anglo-catholique ont gagné toutes deux leur point que la liturgie, l'architecture et la théologie sont rétablies dans l'état où elles se trouvaient à la fin du règne d'Henri VIII alors comme le remarque si justement le docteur Lingard, que "c'était une hérésie de rejeter le symbole de Rome, et une trahison d'admettre la suprématie du Pape." Avec ces suppositions qu'avez-vous gagné après tout ? Je vous le dirai m'appuyant de l'autorité de monsieur Newman : "Rien du tout." Ne dit-il pas : "Nous ne pouvons espérer de réunir des corps dissidents lorsque nous sommes séparés nous-mêmes du grand corps de la chrétienté. Nous ne pouvons pas faire de vœux pour l'unité de la foi, lorsque par notre propre volonté, nous nous créons une foi à nous-mêmes, dans le petit coin de la terre où nous sommes ; nous ne pouvons espérer de succès au milieu des païens de Saint Augustin ou de Saint Boniface, si, comme eux nous ne sommes protégés dans notre marche de la bénédiction des apôtres. Rompez l'unité en un seul point et vous faites participer tout le corps à cette forfaiture."

Lorsque vous aurez mené à terme l'œuvre que vous aurez entreprise, vous serez aussi loin que jamais de l'UNITÉ, et vous n'aurez fait que séparer votre Eglise du grand corps de la chrétienté protestante, dont on reconnaît auparavant que vous faisiez partie, par ce sentiment général qui a porté le roi de Prusse à vous donner son argent protestant et ses sympathies protestantes pour soutenir des évêques protestants en Syrie. Mais vous n'aurez pas fait un pas de plus vers l'UNITÉ par la raison même que je viens d'emprunter au docteur Wiseman : Si vous rompez l'unité en un seul

point etc. L'Eglise Grecque se trouve depuis le 11^e siècle à ce point auquel vous aspirez, et peut-on être plus séparée de l'unité de l'Eglise catholique qu'elle l'est au 19^e siècle. Tout catholique vous répètera les paroles de Manzoni, citées par Faber ; "les plus grandes déviations sont nulles lorsque le point principal est reconnu ; les plus petites deviennent des hérésies damnables après qu'il a été rénié. Et ce point c'est l'infaillibilité de l'Eglise ou plutôt du Pape." Les Coptes, les Maronites et les Eglises catholiques de l'Arménie, en apparence diffèrent en tout de l'Eglise de Rome, et cependant ils sont en union avec elles depuis qu'il ont reconnu son autorité suprême. De même, l'Eglise Anglicane, quand on la reverrait revenue à des observations toutes catholiques, ne posséderait jamais l'unité tant qu'elle ne reconnaîtra pas sa mère légitime.

A continuer.

Du Canadien.

EXTRAIT DU JOURNAL DE M. BOLDUC,
PRÊTRE, MISSIONNAIRE A LA COLOMBIE,
Adressé à M. C.... T.....

SUITE.

Sur la fin du même jour (20 mai) environ 600 sauvages de la tribu des Klalams arrivèrent, et leur chef vint demander un des deux missionnaires pour baptiser un de ses enfants qui arrivait dangereusement malade, de l'autre côté de la baie ; j'y vais, l'examine et le baptise, et quelques moments après il goûtait le bonheur des élus ! Combien mes fatigues se trouvaient payées par le consolant souvenir que je venais d'ouvrir la porte du ciel à ce pauvre enfant !

Notre nouvel édifice fut terminé le 24. Lorsque nous disons que cet édifice ne coûte que deux jours de travail, on conçoit facilement que ce n'est pas un palais, pas même une maison, mais une chétive cabane, ou plutôt une cage de bois rond, revêue intérieurement de nattes de jonc, ayant pour pavé de petites branches de sapin. On y éleva un autel sur lequel nous eûmes la consolation de pouvoir célébrer les saints mystères le lendemain, jour de l'Ascension de Notre Seigneur.

Nous nous occupâmes aussi à construire une cheminée en terre, car ici il n'y a point de pierre ; puis les meubles indispensables à la maison d'un missionnaire.

Le 1^{er} juin, vers 10 heures du soir, un chef Skadjats vint donner l'alarme que trois canots Yougletats avaient été vus, dans la traversée, au déclin du jour ; que le camp des Skadjats, effrayé, s'était enfui dans les forêts voisines ; qu'il n'y avait plus que des hommes avec leurs armes, qui attendaient au milieu du camp l'arrivée de l'ennemi. Persuadés qu'on en voulait plutôt à notre vie qu'à celle des sauvages, nous fûmes d'abord un peu alarmés. On se rendit aussitôt à la loge de Tsalékom, chef des Sokwamishs, campés près de notre demeure. En entendant le nom de *Yougletat*, il se lève et dit qu'il ne craint rien. "Ce soir, dit-il, j'ai vu, tout tard, une grande fumée de l'autre côté de la baie ; il y a là plusieurs de mes gens ; s'ils avaient eu connaissance des ennemis, ils n'auraient pas fait de feu. D'ailleurs trois canots ne me font peur, il en faudrait au moins dix (500 guerriers.) Dormez tranquilles, ajouta-t-il ; quand bien même ils viendraient, ils auront d'abord à combattre les Skadjats, puis ensuite les Klalams, qui sont au pied de la côte. Ensuite, ils ne connaissent pas où est votre maison, ni la mienne, et il fait une nuit très-noire. Cependant, par précaution, je vais ordonner aux hommes de mon camp de veiller, et nous allons éteindre tous les feux." Assurément il n'en fallut pas plus pour nous rassurer. Il faisait aussi un vent de nord-ouest si fort, que la mer n'aurait pas permis à un canot d'aborder. Nous regagnâmes notre demeure, et le lendemain nous étions tous joyeux d'en avoir été quittes pour la peur. Pour éviter les alarmes et nous mettre à l'abri des dangers réels, nous prîmes la résolution d'élever un petit fort en pieux de sapin longs de 18 pieds. Je me rendis le 12 juin dans la baie des Snéhomishs (10 lieues de distance) pour y fendre du bardeau et des planches de cèdre. Cette baie est peu profonde, et ne peut recevoir que de petits vaisseaux et en petit nombre. Il y a là deux camps de sauvages qui peuvent former en tout une population de 250 personnes. Leur vie, comme celle de tous les sauvages des bords de la mer, est la pêche et la chasse. Ils montrent du zèle pour la prière ; mais malheureusement il y en a parmi eux qui ont eu trop de rapports avec les blancs. L'indolence est leur caractère distinctif : ils se procurent trop facilement ce qui est nécessaire à la vie. Depuis quelques années, ils cultivent les pommes de terre. Leurs terres sont presque toutes couvertes de bois : le cèdre surtout y est magnifique.

Le 17 juin arrivèrent plusieurs canots d'une nation du détroit de Juan de Fuca, appelée *Makas*. (Tu n'es pas capable de prononcer ce nom-là.) Il est bon de dire en passant que ces sauvages n'ont